

« Au risque de l'universel »

Réfractons – Recherches et expressions anarchistes

N° 43, automne 2019

Comme en écho aux préoccupations de Martine Storti, la revue *Réfractons – Recherches et expressions anarchistes* consacre sa livraison de l'automne 2019 « Au risque de l'universel ».

Une dizaine d'articles, confrontant différents thèmes de la pensée anarchiste à la catégorie de l'universel. Au-delà des particularités de chacun et de certaines divergences d'analyse, ce qui apparaît à la lecture de ces contributions est bien résumé par l'article de Monique Rouillé-Boireau qui ouvre ce volume : il faut repenser la dimension de l'universel en tenant compte de critiques émanant des courants postmodernes ou décoloniaux, mais en conservant l'horizon de l'unité du genre humain et l'idée corrélatrice de commun, de raison critique et d'émancipation » (Monique Rouillé-Boireau, « Conserver la dimension de l'universel » pp. 7-22).

Invitée par celle-ci à poser la question des « Enjeux de l'universalisme pour le féminisme aujourd'hui », je rappelle comment la question a été posée aux débuts du Mouvement, tenant ensemble universalisme et particularisme : « Un homme sur deux est une femme », avant d'éclater en deux positions opposées, puis les divergences se sont portées sur les liens entre « race » et sexe (ou genre). J'insiste sur le lien historique du féminisme français avec la proclamation des Droits de l'Homme au nom desquelles il a revendiqué les droits des femmes.

La gauche contre les Lumières

Stéphanie Roza

Fayard, « Raison de plus », 2020

Je retrouve les mêmes préoccupations dans le livre de Stéphanie Rosa, *La gauche contre les Lumières*. Alors que tant de luttes, féministes, anti-esclavagistes et anti-coloniales se sont réclamées de l'héritage des Lumières, que les traditions socialistes, communistes et même la mouvance anarchiste se sont inscrites dans cette tradition pour exiger l'extension des principes des Lumières à toutes les catégories d'opprimés, on assiste à un retournement spectaculaire, spécialement sur le terrain des luttes anti-racistes et anti-impérialistes. Comment expliquer cette hostilité croissante à l'universalisme, au progressisme des Lumières, dans un camp, celui de la gauche, censé viser l'émancipation humaine ?

C'est au nom des Droits de l'Homme et de l'universalité du genre humain que tant de luttes de libération nationales, tant de combats contre le colonialisme et l'impérialisme ont été engagées, de Toussaint Louverture à Hồ Chi Minh, Nehru

et tant d'autres. Et voici que des anti-racismes, des féminismes décoloniaux, postcoloniaux, intersectionnels, voire islamiques accusent les mouvements antiracistes et féministes universalistes d'être complices de l'oppression coloniale et néocoloniale. Et substituent à l'adjectif « universaliste » celui de « blanc ».

Stéphanie Rosa dénonce aussi la relecture malhonnête de l'histoire des luttes de femmes par Françoise Vergès qui nie le soutien massif de nombreuses féministes aux luttes de décolonisation algérienne puis vietnamienne et « oublie » les nombreux exemples de solidarité internationale entre les mouvements féministes occidentaux et non-occidentaux (p. 111).

Je me réjouis de cette convergence d'analyses où je veux voir une saine réaction au point de vue qui domine aujourd'hui, surtout dans le féminisme académique. J'apprécie les argumentations solides, loin des anathèmes qui empêchent tout échange. C'est dans cet esprit que j'avais organisé en 2018 le colloque « Féministes à l'épreuve du moment : novations et confusions au temps des controverses » lors du Congrès International de la Recherche Féministe dans la Francophonie (CIRFF) de Nanterre.

Françoise Picq

2020 : un demi-siècle de féminisme

2020 devait être l'année des 50 ans du MLF.

Nous avons célébré en 2010 les 40 ans du MLF : une formidable occasion de faire revivre ce mouvement et de créer des liens avec la nouvelle génération de féministes qui émergeait.

Parmi les projets pour 2020, j'avais la responsabilité, avec Martine Storti, d'organiser une série de rencontres à la Cité audacieuse. La Cité audacieuse est un lieu créé notamment par la Fondation des femmes, dans une ancienne école du



© ND – Paris, la Cité audacieuse, 29.2.2020

NOTES DE LECTURE

Quartier latin, mise à la disposition des associations féministes par la Ville de Paris. C'était pour nous le lieu idéal pour les rencontres intergénérationnelles que nous souhaitons organiser autour des thèmes principaux du féminisme. Et la Fondation des femmes avait mis à notre disposition cinq étudiantes de Sciences-po en travail universitaire. Après des mois de préparation, nous avons défini un programme pour cinq séances et lancé les invitations.

La première rencontre a eu lieu le 29 février, sur le thème « Notre corps nous appartient », avec une première séance autour de l'avortement, qui a bien fait le point sur les avancées et les difficultés de ce demi-siècle. La deuxième séance, sur la sexualité, a donné lieu à des confrontations difficiles mais indispensables.

La deuxième rencontre devait avoir lieu le 21 mars. Le confinement a été annoncé le 12. Et tout s'est arrêté.

Alors, pour transmettre cette histoire, il nous reste les vidéos de *Matilda.education* « Espace 50 ans du MLF ». Et le formidable travail de reconstitution historique que Nadja Ringard et Hélène Fleckinger mettent à notre disposition sur Facebook : <https://facebook.com/BobinesFeministes>. Des archives exceptionnelles émergent ; documents écrits ou audiovisuels y sont explicités, contextualisés. Une histoire vivante !

Et puis une certaine floraison éditoriale marque cette année 2020. Notamment des ouvrages historiques qui inscrivent le MLF dans une histoire plus ou moins longue : depuis la Révolution pour certains, depuis la Libération pour d'autres.

Parmi ceux-ci, *Daughters of 1968, Redefining French feminism and the Women's Liberation Movement*, que Lisa Greenwald a publié en 2018 (University of Nebraska Press, 403 p).

Le féminisme a une longue histoire en France, note-t-elle, il est né de la contradiction introduite par la Révolution de 1789 qui proclamait le principe universel de l'égalité et excluait les femmes de la citoyenneté. Pour sa part elle se consacre à une période définie : depuis 1944 où les femmes obtiennent le droit de vote, jusqu'en 1981 quand les socialistes arrivent au pouvoir et que le gouvernement adopte explicitement les problématiques du féminisme. Son but est de restaurer l'histoire du féminisme français comme un mouvement intellectuel et politique avec ses racines matérielles, un mouvement politique fort qui a transformé la société française de la même façon que Mai 68.

La seconde vague du féminisme, post-68, prend ses racines dans le boom économique de l'après-guerre et la difficile adaptation de la société française aux exigences de ce nouveau monde, un monde dans lequel Simone de Beauvoir est une anomalie théorique puisque ce n'est que des dizaines d'années plus tard que son influence prendra toute sa dimension. Mais la production intellectuelle de

femmes dans les années 1950 et 1960 aide à mieux comprendre les racines du féminisme tel qu'il émergera des événements de 1968.

C'est un regard américain que pose l'auteure sur le féminisme français ; le public visé est sans doute aussi principalement américain et universitaire. Elle regrette que l'histoire du féminisme français n'ait pas été suffisamment étudiée aux États-Unis. Dans les universités, ce sont les départements de littérature et de philosophie qui développent depuis les années 1980 des enseignements sur le « *French feminism* », qui se réfèrent à des écrivaines et philosophes comme Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva, dont les rapports avec le mouvement féministe sont douteux. C'est ainsi que le féminisme français apparaît comme un produit sophistiqué, post-moderne, psychanalytique ou déconstructionniste. Et ce livre est, au moins en partie, une réponse à cette fausse vision du féminisme français qui continue à dominer aux États-Unis. Lisa Greenwald rejoint ici l'analyse du « *French feminism made in America* » que Judith Ezekiel, Claire Moses et Christine Delphy ont développée (*Nouvelles Questions féministes*, vol. 17, n° 1, 1996).

Lisa Greenwald, étudie de près les théories et pratiques du MLF dans les années 1970, notamment la bataille pour la liberté reproductive. Elle présente les différents groupes militants des premières années, leurs particularités et leurs contradictions. Après quelques années de militantisme, note-t-elle, le mouvement s'est divisé en deux tendances. L'une est devenue la seconde vague féministe, matérialiste ; l'autre est devenue une métaphysique post-moderne qui s'éloigne du féminisme.

Elle présente ensuite les revues de la deuxième moitié des années 1970 : *Questions féministes*, *La Revue d'en face*, *les Cahiers du GRIF*, ainsi que les publications successives de la tendance des femmes (*Quotidien des femmes*, *des femmes en mouvement*, *des femmes en mouvement hebdo*). Elle suit de près les conflits entre les éditions des femmes et le reste du mouvement jusqu'à la rupture finale et la dénonciation de « l'imposture ».

Particulièrement intéressée par les relations des féministes avec la politique « dans et hors des partis », elle cite aussi les publications des femmes socialistes et communistes critiques : *Mignonnes allons voir sous la rose et Elles vont rouge*. À la fin de la décennie, note-t-elle, certaines personnalités influencées par le mouvement militent pour l'intégration : Yvette Roudy, Casale Halimi, la Ligue des droits des femmes (Anne Zélinesky et Simone de Beauvoir).

Certaines voient dans la victoire des socialistes la cause du déclin du mouvement dans les années 1980, l'institutionnalisation du féminisme ayant brouillé le message plutôt que de le diffuser. Mais pour Lisa Greenwald, ce sont les féministes favorables à l'intégration qui ont le mieux géré la contradiction en faisant que les revendications féministes soient prises en considération dans les politiques publiques.

C'est un remarquable travail d'historienne de première main, appuyé tant sur des sources orales que sur les publications militantes et les travaux historiques essentiels. On y trouve une reconstitution précise des principaux événements, avec le croisement d'informations apportées par de très nombreuses actrices et une discussion pertinente des thèses en présence.

Parmi les publications récentes, je voudrais aussi signaler le très beau livre de Yannick Ripa, *Histoire féminine de la France* (Belin, 775 p., préface de Michelle Perrot), avec une iconographie superbe. Le féminisme n'est pas ici l'objet premier mais il fait partie de cette histoire des femmes en France à laquelle Yannick Ripa se consacre depuis les années 1970 (avec le séminaire de Michelle Perrot qui se demandait « Les femmes ont-elles une histoire ? »). Elles sont ici inscrites dans la « grande histoire » depuis la Révolution (plus précisément la Marche des femmes du 5 octobre 1789) jusqu'à la loi Veil. Par « attachement à la sagesse du recul, espoir de garanties d'une utopique objectivité historique (p. 15) », elle s'est refusée à poursuivre le chemin jusqu'à aujourd'hui. Le dernier chapitre, « Par la volonté des femmes », est donc très rapide, mais tout à fait juste.

Françoise Picq